



PHOTOBOOK L'OISEAU NOIR PERCHÉ À DROITE DANS MA TÊTE
de JEAN-CHRISTIAN BOURCART éd. Le Bœc en Taïn, 224 pp., 30 €.

Kaléidoscope d'images et de textes, *L'oiseau noir perché à droite dans ma tête* plonge dans les tortueux méandres de l'intimité du photographe Jean-Christian Bourcart. Chaotique, lumineux et puissant, ce petit livre

autobiographique du Français installé à New York, puise sa sève dans les frissons du chamanisme, des voyages, des drogues et des amours libres – la vie, tout simplement. Un recueil de flashes d'une lucidité borderline.



Ramy Youssef et Steve Way dans *Ramy* (saison 1). PHOTO STARZPLAY

Série/ «Ramy» branché sur Coran alternatif

Dans une autofiction pleine de causticité et de néoeds identitaires, un jeune hipster d'origine égyptienne tente de conjuguer vie sociale new-yorkaise et pratique de l'islam.

Au premier abord, Ramy ressemble à beaucoup de séries actuelles qui s'attachent à raconter, sous forme de chroniques faussement légères, les errements sentimentaux et sexuels souvent autobiographiques de millénials déphasés. Des petits riens mis bout à bout, pas dénués de charme ni de justesse, mais qui ont fini par toutes se mélanger dans notre esprit, malgré leur caractère pourtant ultra-niche.

Ici, Ramy, interprété par Ramy Malek (co-créateur de la série), vingenaire cool et

new-yorkais, se cherche, perd son job dans une start-up à l'utilité floue et se retrouve contraint de travailler dans le magasin de son oncle, diamantaire ; il rencontre des filles, aimerait bien papillonner sans ses parents le pressent un peu pour trouver femme. Car Ramy est musulman, américain d'origine égyptienne, et il passe la plus clair de ses temps à essayer de conjuguer sa foi et son environnement, devenu par exemple maître dans l'art de faire croire aux filles qu'il bolt alors qu'il n'a jamais touché une goutte d'alcool, recevant sur son portable des «rapels de prière» alors qu'il est en train de flirter.

Gros seins. Ses parents et ses pots sont obsédés par l'idée de le caser enfin avec une musulmane. À sa mère (Hiam Abbasi) qui encourage à draguer à la mosquée, il rétorque ironie qu'il ne se voit pas dire à une fille «Hey, can I get your father's number?» – «Hé, je peux te demander le numéro

de ton père?». Ramy brasse ainsi un humour très caustique, très stand-up (Ramy Malek vient de là), qui fait valser préjugés, anti-sémitisme, blagues sur les handicapés (son meilleur ami est en fauteuil roulant), sexualité, avec un sens du dialogue et de la vaine assez imparables.

Cette acuité coupante frappe d'émble, mais *Ramy* pourrait aussi suivre son petit bonhomme de chemin de bulle autofictionnelle décapante, lorsque l'épisode 4 (cette première saison en compte 10) vient bouleverser un peu le fleuve tranquille de la «petite fiction sympa» sur les jeunes hipsters américains. Le personnage tel qu'on a appris à le connaître depuis trois épisodes disparaît et laisse place à un enfant – lui à 12 ans, tourné vers une seule et même idée fixe (la masturbation) alors que survient le 11 septembre 2001, qui va reconstruire le monde autour de lui – regards méfiant de ses compais, qui jusque-là partageaient surtout avec lui des blagues sur les

grus seins. Ce soudain entremêlement de la tragédie mondiale vue à travers le prisme d'une intrigue *teen* classique donne à la série une dimension singulière, surréaliste même (on y discutera avec Ben Laden), dans la construction du personnage.

Douceur. Écrit et réalisé par Ramy Malek, l'épisode jette un grain de fofe sur l'ensemble de la série, qui se révèle plus ambitieuse, bien plus profonde qu'on avait bien voulu le voir. Pourtant, la présence révéuse du jeune acteur, à peine cachée sous sa sempiternelle casquette vissée à l'envers et ses sweats à capuche, ultra-charismatique dans son indécision et sa façon de porter ses interrogations ontologiques sur lui-même et sur l'Amérique avec une extrême douceur, tout cela aurait dû nous alerter d'émble.

CLÉLIA COHEN

RAMY sur Starzplay (disponible sur Apple TV et Prime Video Channels).

IMAGES/

BD/ «Blueberry», double détente

Deux tunique bleues montent la garde. L'un demande du feu à l'autre. Il n'a pas le temps de terminer sa phrase qu'une flèche, venue de nulle part, lui traverse la tête. Une autre nettoie la gorge de son compagnon, dans un «kretch» sonore. Blueberry dort. Trois autres hommes glandent... Bam, ils meurent. Jimmy McClure, la vieille baderne alcoolique fidèle du lieutenant, rouille tout autant. Il faut un coup de pistolet pour en fin réveiller les deux héros. Quand ils se saisissent de leurs armes, c'est déjà trop tard, l'ennemi est reparti. En quelques jolies cases cinématographiques, voilà *Amertume Apache* de Blueberry et Christophe Blain et Joann Sfar sur la mort frappe et le personnage principal qui empêche le drame et qui est pourtant là, du côté. Peut-être est-ce ainsi l'éternelle histoire de Blueberry: vouloir bien faire mais toujours décalé.



BOULEVARD

Faire revivre une des figures de la BD franco-belge est devenu un classique, l'assurance pour les auteurs de bonnes ventes dans un marché compliqué. Reste que remplacer Giraud, donc Dieu, n'est pas aisé, et il fallait sans doute deux des plus célèbres auteurs de leur génération pour y arriver. Le Blueberry de Sfar et Blain est un bon cru, sous une écriture dans une ambiance de western poussiérez sur les routes, et sale dans les têtes, et ça à l'habitude. Le western étant une pâte à modeler dont on fait ce que l'on veut, la question est toujours la même: que veut-on dire? On retrouve ici les archétypes de la série originale, voir un peu trop. Entre la femme qui s'ennuie, le commandant de cavalerie incompetent, les Apaches gentils mais pas trop et le précher fou, on a parfois l'impression d'un best-of de deux anciens albums. Là où les deux amis auraient pu prendre plus de liberté. Le montreur d'automatics, par exemple, qui présente dans le camp des tunique bleues des machines qui battent systématiquement des humains, au tir ou aux échecs, est une piste que l'on aurait aimé voir plus développée, en symptôme d'une société déjà dépassée alors qu'elle n'a pas encore fini de conquérir de nouveaux territoires. Heureusement, Blain, qui a publié le meilleur western dessiné du XXI^e siècle avec *Gus*, a gardé son sens et n'a pas essayé d'imiter le réalisme de Giraud, rendant l'album, premier épisode d'un diptyque, immédiatement singulier.

QUENTIN GIRARD

AMERTUME APACHE. UNE AVENTURE DE BLUEBERRY de CHRISTOPHE BLAIN ET JOANN SFAR, éd. Dargaud, 64 pp., 14,90 €.